

## Des immigrants sans bagages

LE MONDE | 13.10.06 | 17h35 • Mis à jour le 13.10.06 | 17h35

LOS CHRISTIANOS ENVOYÉ SPÉCIAL

Il y a d'abord les yeux, hagards, apeurés, qui errent sans trouver où s'accrocher dans le tourbillon d'images nouvelles. Il y a les bras qui se tendent pour avoir à boire, encore et encore, et étancher l'inextinguible soif. Les mains qui indiquent la bouche afin de quémander un autre gâteau sec. Il y a ce silence, lourd, de qui est trop fatigué pour parler ou en a perdu l'habitude dans un interminable huis clos au milieu de l'océan. Il y a cette odeur de corps macérés dans la sueur. Et toujours ces regards, vides, sur des corps vidés.

La vedette du sauvetage maritime a accosté à 14 h 30, jeudi 12 octobre, dans le port de Los Christianos, et débarqué sa cargaison humaine. Ils étaient quatre-vingt-un immigrants clandestins, tous subsahariens, entassés sur l'étroit pont arrière. Ils ont titubé en se hissant sur la terre ferme, grandes carcasses dégingandées qu'il fallait soutenir et, pour certaines, transportées sur des civières. Un des hommes ne pouvait plus marcher mais ne pouvait plus non plus s'asseoir, le bas du dos meurtri par l'ankylose du voyage.

Ils auront passé les uns disent sept, les autres disent dix jours en mer. Ils n'ont pas mangé depuis quatre jours. Un homme tend devant lui deux mains enflées d'oedèmes, symptômes de qui a bu trop d'eau de mer. Ils sont partis de Mauritanie, affirment-ils. Le décryptage du GPS saisi à bord permettra à la police de retracer leur périple exact. A bout de souffle, leur *cayuco* (pirogue) n'a pu être tracté jusqu'à la côte et a été coulé en pleine mer.

Au large, leur premier contact aura été avec des secouristes masqués, revêtus de combinaisons antiseptiques et de casques ronds qui leur donnaient de faux airs de pompiers de Tchernobyl. A quai, les volontaires de la Croix-Rouge ont dressé deux tentes pour les accueillir. Dans la première, les immigrants se sont déshabillés, ont enfilé un T-shirt, un blouson, un pantalon et des chaussures neuves.

Les effets qu'ils portaient ont été jetés à la poubelle et seront brûlés avec la vermine qu'ils transportent. Sept malades ont été isolés dans la seconde tente, une antenne médicalisée. Les victimes de déshydratation ont reçu des perfusions. Les corps brûlés par le soleil ont été badigeonnés de crème apaisante. L'homme aux oedèmes a reçu bandages et attelles. Les cas les plus sérieux ont été transportés à l'hôpital en ambulance.

Un volontaire belge prodigue en français conseils et propos apaisants, passe une main amicale dans le dos des plus effrayés. L'homme s'est dévoué à cette cause, en est à sa cent cinquantième arrivée depuis le début de l'année. *"Ne vous inquiétez pas !, leur dit-il. Je suis neutre. Vous êtes ici dans un pays de droit. Vous avez des droits."* Et de les leur décliner.

A un Ivoirien, en aparté : *"Dis-leur bien que tu viens de ce pays et qu'il y a la guerre."* A tous : *"Y a-t-il des mineurs ?"* Silence. *"C'est pour votre bien. Les mineurs sont bien protégés ici."* Cinq personnes se déclarent. Leur bras entouré de Chatterton en signe distinctif, ils seront dirigés vers une institution consacrée. Les cas douteux subiront ultérieurement une radio du poignet qui permettra, d'après le développement osseux, de vérifier leur âge.

Les hommes forment un troupeau effarouché, assis sagement, obéissant sans broncher aux injonctions, ballottés par les ordres comme tout à l'heure par les flots. Ils restent serrés les uns contre les autres comme ils l'étaient sur la barque. Parfois, l'un d'eux semble prêt à pleurer, se frotte les yeux mais n'en sort aucune larme. Un homme qui n'a pas reçu de chaussures ose à peine en demander.

Le plus désarmant est l'absence de bagage des immigrants. Seuls cinq ont emporté un petit sac à dos contenant une tenue de rechange, un peigne ou une bouteille d'eau de Cologne. Il y a également un chapelet de prière, pas de Coran cette fois. Tous avaient de l'argent au moment d'embarquer, mais les passeurs ont assuré que les policiers espagnols le confisquaient à l'arrivée et recommandé de leur laisser, à eux, ce viatique inutile...

Les policiers, justement, observent placidement le travail de la Croix-Rouge. Ils se contentent d'éviter tout contact entre les journalistes et les immigrants et de refouler les touristes trop curieux. Leur chef est là, en grand appareil, casquette galonnée sur la tête et médailles au poitrail, tiré en urgence d'une réception : c'est aujourd'hui fête nationale. Il se montre compréhensif mais, au bout d'une heure, s'impatiente, siffle comme on arrête une partie.

Sans brutalité et sans révolte, les hommes sont mis en rang et conduits dans deux cars. Les derniers blessés sont à leur tour évacués. A 16 h 30, le quai a retrouvé son aspect normal.

### **Benoît Hopquin**

Article paru dans l'édition du 14.10.06